

Au revoir là-haut **La vie est un long fleuve agité**

Élie Castiel

Numéro 311, décembre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87523ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2017). Compte rendu de [Au revoir là-haut : la vie est un long fleuve agité]. *Séquences : la revue de cinéma*, (311), 48–49.

Au revoir là-haut

La vie est un long fleuve agité

*C'est avec beauté que s'est clôturée la 23^e édition de CINEMANIA, le festival consacré aux films francophones... et comme ils disent «subtitled in English». Belle initiative pour redonner à la langue française ses lettres de noblesse. Et avec un film tel qu'**Au revoir là-haut**, on ne peut que garantir le succès de cette manifestation. Oublions les présentations protocolaires et allons-y tout de go. L'adaptation à l'écran du roman de Pierre Lemaitre, prix Goncourt 2013, est simplement «unique». Un tour de force de la part d'un comédien-réalisateur inclassable, charismatique, survolté, je-m'en-foutiste, ne reculant devant rien pour déconner à chaque détour d'une caméra endiablée.*

ÉLIE CASTIEL

Accueil partagé au sein de la critique française, et pour la grande majorité, hautement positif. Édouard Péricourt et Albert Maillard, deux poilus de la Première Guerre mondiale qui, échappant de justesse à la mort, se retrouvent dans un pays désormais en paix, mais l'un défiguré et l'autre traumatisé par cette expérience infernale.

Sujet magnifique pour Albert Dupontel, acteur incontournable, fou de la caméra, se donnant corps et âme à l'œil qui tourne, déformant le naturel pour le rendre grand-guignolesque. Comme dans un tour de magie qui consisterait à réinventer la vie. Dupontel est un cinéaste atypique, mais derrière ses calembours de prestidigitation se cache une humanité transcendante,

presque divine; le réel se confondant au magique; l'humain prenant la forme d'un héros mythique.

***Au revoir là-haut**, un titre aux mille interprétations, évoquant le ciel, l'au-delà, ce qu'on imagine mais qu'on ne peut voir. C'est dans cela que le film transcende le quotidien.*

C'est bien le cas du soldat Édouard Péricourt, diablement interprété par l'Argentin Nahuel Pérez Biscayart, inoubliable dans



PHOTO : Un personnage que seuls la littérature et le cinéma peuvent inventer



le récent **120 battements par minute** de Robin Campillo. Dans le Dupontel, il s'approprie un personnage que seuls la littérature et le cinéma peuvent inventer. Pour raconter la vie, pour simplement dire que les apparences sont le plus souvent trompeuses et que, finalement, derrière chaque masque, se cache un être humain. Dans ce cas, **Au revoir là-haut** est un film politique où le social prend son envol dans les personnages évoqués. Les choses ont-elles vraiment évolué depuis la première guerre du siècle dernier ?

L'ivresse, le bien et le mal, la trahison, la responsabilité, tous ces ingrédients et tant d'autres qui font que la société tient debout, mais parfois obligée de porter des béquilles. C'est de cela que parle aussi le film de Dupontel, observateur, aimant son prochain, se tenant le dos droit devant la bêtise, ignorant les mauvais coups, marchant dans la vie sans heurter les multiples pierres d'achoppement.

Depuis ses débuts, Albert Dupontel est un humaniste de l'écran. Ses conneries, ses incertitudes, son humour pince-sans-rire, ses grands déploiements parfois vulgaires ne sont que des alertes faites à une humanité emphatique qui a perdu le sens de la dignité. C'est ce qui explique aussi le comportement de nombreux personnages dans le film.

Et puis un film, une grande œuvre à l'esthétique recherchée, d'une élégance où le crade et le parfumé se côtoient dans un bain de volupté à la fois suggestif et répugnant. Ce sont là les polarités avec lesquelles le cinéaste aime jongler. Miroir de la vie, miroir d'une humanité prise entre le désir et son contraire, entre la vie et une mort incontournable. C'est pour cela que Dupontel nous regarde souvent dans les yeux, l'œil humain se confondant avec celui de la caméra. Symbolique admirable qui unit les images en mouvement à la vie.

Au revoir là-haut, un titre aux mille interprétations, évoquant le ciel, l'au-delà, ce qu'on imagine mais qu'on ne peut voir. C'est dans cela que le film transcende le quotidien. Au

diable le quotidien, plutôt l'imaginaire, le pouvoir de la pensée et de la création.

Mais pour toute création, il y aussi des repères, comme c'est le cas ici, cinéphiliques. Les grands du cinéma muet sont évoqués : Lloyd, Keaton, Chaplin. D'une certaine façon, on pourrait même penser au regretté Pierre Étaix. Artistes, comme Albert Dupontel, du geste, du visage animé, des cambrures du corps, des masques que l'on porte.

Et puisqu'il s'agit aussi d'un film sur l'art d'interprétation, comment ne pas souligner la présence démoniaque de Laurent Lafitte, la partagée de Niels Arestrup, comme toujours, excellent, et deux actrices, Émilie Dequenne et Mélanie Thierry, mettant de l'avant deux rôles de second plan.

Les parallèles entre les grands salons parisiens de l'aristocratie et les tranchées dans les champs de bataille, deux univers opposés où s'étalent la laideur et la fausse beauté du monde. Et puis vient la paix, et l'humain est de nouveau prêt à monter des arnaques (on ne vous dira pas plus). Sincère, observateur, analyste, Dupontel saisit à coups de poing la binarité de l'Homme pour proposer un film d'une grande beauté plastique et en même temps imprégné des aléas *dramatico-comiques* d'une narration extraordinairement incisive. Tous ces hommes et ces femmes condamnés à vivre malgré tout ne sont que la métaphore de notre propre existence.

Car tout simplement, semble dire Dupontel, les hommes auraient besoin de héros, de légendes qui sécurisent, de dieux qui leur ressemblent, à leur image, comme dans la Grèce antique; c'est d'autant plus vrai aujourd'hui alors que les joutes sportives n'ont jamais connu une aussi grande popularité et dévotion de la part du public. Mais l'autre déité, elle est moderne, actuelle, sans aucun sens de l'honneur ni de la dignité. Elle est agressive et impulsive. Elle ne dépend que des marchés. C'est ce qu'on appelle communément « l'économie » et qui, qu'on le veuille ou pas, avec la mondialisation (ou plutôt *l'américanisation*) a engendré un nouvel ordre mondial.

Malgré ces éléments discursifs sur la société, **Au revoir là-haut** est terriblement divertissant. Dupontel possède et entretient rigoureusement le sens du spectacle, du spectaculaire, du rassemblement circassien, de tout ce qui bouge et anime l'âme et la pensée. Ses images sont véritablement en mouvement. Elles sont le résultat du travail d'un artiste totalement investi. Car sans art, semble encore dire Dupontel, la vie est foutue et n'a plus aucun sens. Sur ce point, le message passe magnifiquement bien.

À une époque où règne le folklore populiste, un film comme **Au revoir là-haut** représente le cinéma dans toute sa splendeur. En somme... Magistral! 🍷

■ SEE YOU UP THERE | **Origine:** France – **Année:** 2017 – **Durée:** 1 h 57 – **Réal.:** Albert Dupontel – **Scén.:** Albert Dupontel, Pierre Lemaitre, d'après son roman – **Images:** Vincent Mathias – **Mont.:** Christophe Pinel – **Mus.:** Christophe Julien – **Son:** Julien Bourdeau, Gurwal Coïc-Gallas – **Déc.:** Pierre Queffelec – **Dir. art.:** Lilith Bekmezian – **Cost.:** Mimi Lempicka – **Int.:** Nahuel Pérez Biscayart (Édouard Péricourt), Albert Dupontel (Albert Maillard), Laurent Lafitte (Henri d'Aulney-Pradelle), Niels Arestrup (Marcel Péricourt), Émilie Dequenne (Madeleine Péricourt), Mélanie Thierry (Pauline), Michel Vuillermoz (Joseph Merlin), Kyan Khojandi (Dupré), Gilles Gaston-Dreyfus (le maire), Carole Franck (Sœur Hortense) – **Prod.:** Catherine Bozorgan – **Dist.:** A-Z Films.